Du management.

Nouvelles thèses sur la sécularisation

Of management. New theses on secularization.

Baptiste Rappin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2865>

DOI : [10.4000/leportique.2865](https://doi.org/10.4000/leportique.2865)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2016

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Baptiste Rappin, « Du management. », *Le Portique* [En ligne], 37-38 | 2016, document 2, mis en ligne le 01 octobre 2017, consulté le 26 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2865> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2865>

Ce document a été généré automatiquement le 26 mars 2021.

Tous droits réservés

Du management.

Nouvelles thèses sur la sécularisation

Of management. New theses on secularization.

Baptiste Rappin

Introduction

- 1 Les traditionnelles thèses de la sécularisation portent sur le transfert de catégories théologiques vers le domaine du politique : le cas le plus connu, le plus commenté et le plus contesté, est celui du juriste allemand Carl Schmitt qui, après avoir affirmé que « tous les concepts prégnants de la théorie moderne de l'État sont des concepts théologiques sécularisés ¹ », rendait raison de la décision de la situation d'exception à partir du miracle chrétien ². Le retour de Schmitt sur la scène française a généré son lot d'études mettant en exergue la genèse théologico-politique de l'État moderne ³ ou présentant magistralement la querelle de la sécularisation de Hegel à Blumenberg ⁴. La question n'est d'ailleurs pas limitée au seul champ politique : « selon cette idée d'une assimilation qui peut être assez transformatrice pour que l'on parle de sécularisation d'une pensée originellement religieuse, il n'est pas absurde de rechercher des éléments juifs ou chrétiens dans une philosophie qui n'est pas pour autant une philosophie juive ou chrétienne, ou même tout simplement une philosophie religieuse » écrit ainsi Hans Jonas ⁵.
- 2 Un tel débat mérite cependant d'être amendé, voire revisité, en raison des deux arguments suivants : d'une part, la querelle de la sécularisation ne concerna que le seul christianisme ; si ce dernier fut, comme l'écrit Marcel Gauchet ⁶, la religion de la sortie de la religion, il faut pourtant bien convenir que les autres religions se meuvent désormais dans l'espace ouvert par cette sécularisation. Ce qui suppose que, sans être à l'origine du processus de laïcisation, elles peuvent désormais y prendre leur part, comme Mosse le soutient à propos du judaïsme des premières décennies du XIX^e siècle ⁷. D'autre part, la genèse théologique de l'État, à l'heure même de l'effacement des souverainetés nationales, devient moins pertinente pour la compréhension des temps contemporains. La gouvernance, c'est-à-dire la substitution d'organisations efficaces à

des institutions symboliques, oblige à repenser la sécularisation dans le cadre du management.

- 3 Si donc la querelle de la sécularisation porta à ses débuts sur le christianisme et l'État, sur le transfert de catégories théologiques vers la doctrine politique, il semble désormais permis de penser que la querelle puisse se déplacer et changer de terrain. Voici donc la thèse que nous soumettons à la sagacité de notre lecteur : le management constitue désormais le lieu actuel de la sécularisation. Mais la religion-source a changé : il ne s'agit plus du christianisme, mais de la théologie juive de la Renaissance. La cybernétique, comme « méta-science » à l'origine du management, permet précisément d'opérer cette jonction entre le mouvement panorganisationnel et ses fondements théologiques. Elle est le moyen-terme entre la présence totale du management qui vient clore l'histoire de la métaphysique ⁸ et les catégories théologiques qui la fondent.

Le mouvement panorganisationnel

- 4 Le mouvement panorganisationnel désigne le double mouvement chiasmatique de devenir-monde des organisations et de devenir-organisation du monde.
- 5 D'une part, le monde contemporain se donne comme une « société d'organisations » ⁹ : regardons autour de nous et observons comment de moins en moins d'activités se trouvent exemptées d'un fonctionnement organisationnel. Les entreprises, bien sûr, mais aussi les associations, les Organisations Non Gouvernementales, les collectivités territoriales, les institutions publiques telles que l'hôpital ou l'université, etc., importent les pratiques managériales et opèrent leur mue en organisations. Force est ainsi de constater que la formation continue en management attire de plus en plus de stagiaires ne travaillant pas pour le secteur marchand : ces derniers se trouvant souvent déchirés entre le sens de leur mission (relevant de la dimension institutionnelle) et l'impératif de fonctionnement efficient (relevant de la dimension organisationnelle). Le mouvement est en outre également spatial : les organisations colonisent la planète, fût-ce sous la forme de parcs naturels ; même les mers et les océans ne semblent pas épargnés par les plateformes et les éoliennes.
- 6 D'autre part, nos vies sont prises dans les rets de la maille organisationnelle de telle façon que nous sommes devenus des êtres-jetés-dans-les-organisations : de la maternité au cimetière, quel pan de notre vie peut-il prétendre échapper à la présence organisationnelle ? Quelle part de notre existence n'est-elle pas l'objet du management alors même que les frontières entre vie privée et vie professionnelle s'estompent dans un langage commun et transversal : « bilan », « accompagnement », « projet » ?
- 7 Toutefois, pourrait-on sincèrement rétorquer, les hommes se sont toujours organisés ! Le mouvement panorganisationnel est une réalité qu'historiens, anthropologues et sociologues mirent en exergue. Il est peut-être même l'objet de leurs disciplines respectives : quelle société ne s'organise-t-elle pas ? Il convient donc à ce stade de notre développement de préciser le concept d'« organisation » afin de dissiper la confusion : par « organisation », nous n'entendons pas désigner l'activité de constitution et d'agencement d'un ensemble, chose effectivement la mieux partagée au monde ; nous privilégions plutôt la définition de l'organisation comme activité collective finalisée. Ce

sens émergea de la cybernétique qui marqua, entre autres sciences et pratiques, le management de l'après-guerre ¹⁰.

L'organisation, catégorie cybernétique

8 Wiener offre une synthèse saisissante de la cybernétique : « Knowledge is inextricably intertwined with communication, power with control, and the evaluation of human purposes with ethics [...] » ¹¹. Suivant le mathématicien, les concepts fondamentaux de la cybernétique s'articulent autour de trois dimensions : l'ontologie de l'information, la politique de la rétroaction, l'éthique de l'horizontalité fonctionnelle. Bien que ces deux dernières dimensions soient essentielles à la compréhension de la cybernétique ¹², elles ne sont pas ici nécessaires à notre démonstration : c'est pourquoi nous les laissons de côté.

9 La cybernétique est donc une ontologie de l'information ; cette dernière est définie de manière extrêmement large :

Information is a name for the content of what is exchanged with the outer world as we adjust to it, and make our adjustment felt upon it. The process of receiving and of using information is the process of our adjusting to the contingencies of the outer environment, and of our living effectively within that environment ¹³.

10 Quelques lignes plus loin :

To live effectively is to live with adequate information. Thus, communication and control belong to the essence of man's inner life, even as they belong to his life in society.

11 L'information est d'emblée inscrite dans le registre de la biologie ; cette métaphore s'appuie sur le rapport de l'organisme avec un environnement caractérisé par ses contingences. L'adaptation est dès lors mise en avant, et définit l'orthofonctionnement du vivant comme la possession et le traitement des informations adéquates. Cette propriété est celle de la vie en général, y compris celle de l'homme, autant dans sa vie intérieure que sociale. La réception des messages s'effectue par des capteurs ou récepteurs, mais ces derniers ne sont pas le propre du vivant :

The older machines, and in particular the older attempts to produce automata, did in fact function on a closed clockwork basis. But modern automatic machines such as the controlled missile, the proximity fuse, the automatic door opener, the control apparatus for a chemical factory, and the rest of the modern armory of automatic machines which perform military or industrial functions, possess sense organs ; that is, receptors for messages coming from the outside ¹⁴.

12 Il ne faut toutefois pas s'y tromper : l'auteur ne procède pas à la réduction de l'homme à la machine ; il en montre plutôt le fonctionnement similaire, il dresse un « parallèle » ¹⁵. Pourtant, loin de suffire à dissiper tous doutes, les précautions répétées de Norbert Wiener incitent à creuser plus en profondeur au cœur de l'ontologie cybernétique.

13 Et la réinterprétation de l'entropie par Wiener permet précisément d'aller en ce sens :

Just as the amount of information in a system is a measure of its degree of organization, so the entropy of a system is a measure of its disorganization ; and the one is simply the negative of the other ¹⁶.

14 Pour le mathématicien, l'information s'oppose à la lente mais réelle dégradation de l'univers vers sa disparition ; aussi faut-il l'entendre in-formation comme mise en forme, c'est-à-dire organisation de l'indifférencié et de l'homogène. Mais l'information

est elle-même gagnée par le processus de l'entropie : les bruits viennent éroder la signification des messages. Aussi l'organisation, qu'elle prenne la forme de l'organisme vivant, de la machine ou encore de la société, est-elle toujours *une exception temporaire dans l'univers chaotique*, un îlot de progrès dans l'océan de primordialité, une stabilité homéostatique provisoire résistant au travail de sape de la désintégration et de l'indifférence. Il en résulte que les organisations les plus complexes sont à la fois les plus improbables et celles qui détiennent le plus haut niveau d'information.

- 15 Ross Ashby précise ces premiers éléments, lui qui fonde sa théorie cybernétique sur le couple variété/contrainte. Variété tout d'abord : « the act of communication necessarily implies the existence of a set of possibilities, i.e. more than one »¹⁷. La variété est donc le nombre d'éléments différents que comprend un système ; par exemple, l'alphabet comporte 26 lettres, sa variété est de 26. Quant à la contrainte, le scientifique la définit de la façon suivante : « it is a relation between two sets, and occurs when the variety that exists under one condition is less than the variety that exists under another »¹⁸. Ross Ashby insiste sur l'importance de la contrainte, rapprochant ce concept de la redondance chez Claude Shannon : la communication pour ce dernier a en effet plus de chance d'être efficace si elle réalise un équilibre entre quantité d'information et redondance qui déjoue les perturbations des bruits. Mais Ross Ashby accorde une extension très large, qui inclut également les lois de la nature, les objets du monde quotidien et les machines. Relisant les expériences et les résultats de Pavlov, il va même jusqu'à faire de la contrainte la condition de l'apprentissage. La variété, quant à elle, tend à décroître au sein des systèmes clos, c'est la loi de l'entropie. Mais que se passe-t-il lorsque le système ouvre ses portes à l'environnement ? La loi de l'expérience répond à cette question : « It can be described more vividly by the statement that information put in by change at a parameter tends to destroy and replace information about the system's initial state »¹⁹. C'est alors que le scientifique réintroduit la régulation car cette dernière est précisément le processus qui bloque l'incessant flux de la variété et maintient le système en vie en préservant ses variables essentielles : « an essential feature of the good regulator is that it blocks the flow of variety from disturbances to essential variables »²⁰. Attention, toutefois, à ne pas « étouffer » la variété du système, le risque étant de contrevenir à la loi de la variété indispensable²¹ qui énonce qu'un système de variété V ne peut être totalement contrôlé par un autre système que si la variété de ce dernier est au moins égale à V, ou encore que seule la variété peut détruire la variété. Il faut à présent en tirer les conséquences quant à la notion d'organisation. Celle-ci résulte de l'introduction d'une contrainte dans le champ indéfini des possibles, elle nomme la restriction qui assure le passage à l'existence, et assure le maintien en vie de la variété. La régulation et les processus de contrôle assurent une double fonction : d'une part, la protection des éléments clefs du système contre les bruits de l'environnement en bloquant l'accès ou en détournant les effets ; d'autre part, la prévention de l'entropie qui guette la variété si elle était laissée à elle-même. L'organisation est toujours un équilibre : trop refermée sur soi, elle s'effondre ; trop ouverte, elle s'expose à la variété de l'environnement. *Le management déploie justement les dispositifs de maintien de cet équilibre toujours précaire, jamais stable, toujours extra-ordinaire et exceptionnel.*

La théologie du Maharal de Prague

- 16 La nécessité de prendre en charge une pensée du mouvement panorganisationnel orienta notre réflexion vers la cybernétique, lieu de thématisation du concept d'« organisation » à l'origine directe du développement des disciplines gestionnaires des années 1950 et 1960. Norbert Wiener retint plus particulièrement l'attention, en ce qu'il fut à l'origine du terme « cybernétique » et qu'il en proposa des essais de synthèse et de clarification dans ses principaux ouvrages. Du mathématicien, notre cheminement glisse à présent vers le Golem et le Maharal de Prague et, plus largement, vers la théologie juive de la Renaissance. Pourquoi ?
- 17 La référence au Maharal se trouve principalement présente dans le dernier ouvrage de Norbert Wiener, *God & Golem, Inc.*, consacré à une réflexion de « l'empiètement » de la Cybernétique sur la Religion (*A comment on certain points where cybernetics impinges on religion* est le sous-titre révélateur du livre). Il est toutefois surprenant de noter que, si le titre inclut le terme de « Golem », et que le mathématicien rattache bien ce mythe au seul personnage de Rabbi Löw, ce dernier ne se trouve mentionné qu'à deux reprises, aux chapitres cinq (p. 49) et huit (p. 95), les deux occurrences relevant par ailleurs plus de l'allusion que du développement thématique et argumenté. Comment faut-il entendre ce décalage entre l'attente que génère le titre de l'ouvrage et les deux petites références explicites qui y sont faites ? Comme toute question rhétorique, la réponse se trouve dans l'interrogation : Norbert Wiener invite en réalité à sentir la présence implicite du Maharal dans chaque page de son livre.
- 18 Le personnage, son époque, son contexte ont ici leur importance pour appréhender le renouveau de la pensée juive et l'important effort de relecture du *Talmud* qui marquèrent l'époque de la Renaissance. Né en 1512 et décédé en 1609, Rabbi Loeb fut fortement marqué par la catastrophe de 1492, l'expulsion des Juifs d'Espagne : si la persécution, le marranisme et les premières échappées vers l'Afrique du Nord débutèrent dès la fin du 14^{ème} siècle, le point exquis fut atteint le 31 juillet 1492 avec la promulgation du décret de l'Alhambra ordonnant l'expulsion des Juifs d'Espagne afin de mettre un terme à leur mauvaise influence sur les nouveaux chrétiens. Le marranisme est apostasie, et donc logiquement condamné par la Très Sainte Inquisition Catholique. Commença alors l'exil de dizaines de milliers de Juifs (voire de centaines de milliers selon certains historiens) dont les principales destinations furent le Portugal, l'Angleterre, la Hollande, la Turquie et l'Afrique du Nord. Or, cet événement historique fut à l'origine d'une mutation de la conception du messianisme juif et de son rapport aux nations, et toucha aussi bien les Maîtres de Safed, l'École de Louria, que le Maharal²². En quoi consista donc ce changement de perspective ?
- 19 Le lien est indissociable qui unit dans le même geste la réinterprétation de l'histoire juive, de ses malheurs, de ses exils et de ses persécutions, et celle de la théologie qui s'orienta vers une nouvelle compréhension du triptyque *Création-Révélation-Rédemption* dont Franz Rosenzweig, au XX^e siècle, se fit l'écho et l'exégète. L'exil fut tout d'abord un événement historique qui prit la forme de l'éloignement de la Terre d'Israël ; voici que se marqua, dès les commencements, la différence irréductible entre le peuple juif et les autres nations : alors que celles-ci disposaient de leur territoire, celui-là ne put s'enraciner dans sa terre, cette dernière lui étant promise et non donnée. L'exil était nécessairement lié à la dispersion, à la diaspora, à la dépendance. L'histoire fut donc le chemin que le peuple Juif dut parcourir pour rétablir l'Unité Primordiale, promise à lui

dans l'Alliance passée avec l'Unique ; le sentier était toutefois semé d'embûches, composé de périodes de rapprochements et d'éloignements, de brèves ères de stabilité et de longs temps d'errance : tel est le mouvement perpétuel qui anima l'histoire juive. Chaque pas en avant risquait toujours d'être effacé par une faute, chaque conquête remise en cause par une cassure ou une destruction : l'insuffisante foi d'Abraham entraîna le destin d'Israël vers l'Égypte ; la sortie d'Égypte aurait pu être couronnée de succès par la grâce de la Révélation sur le mont Sinaï, mais l'adoration du Veau d'Or et l'épisode des explorateurs en firent un échec ; la construction du Temple accomplit la promesse faite aux patriarches mais l'édifice n'échappa pas à la destruction, etc. Éternel cycle de constructions et de déconstructions, de pardons et de châtements, d'efforts et de fautes.

- 20 Quel sens donner à cette situation historique unique, qui ne concerne que le peuple d'Israël, seul privé de sa terre parmi les nations ? La Torah l'explique pourtant : le Péché est la cause de l'Exil, la même structure dramaturgique se jouant inlassablement à travers chaque situation historique particulière. C'est pourtant une même faute qui rend raison de l'exil de Babylone, de l'exil de Perse, de l'exil de Rome... et cette faute est celle d'Abraham, ancêtre de la nation, dont la foi en Dieu n'a pas été absolue et totale ²³. Cependant, si le Maharal accepte bien sûr le lien entre péché et exil, il refuse d'élever à un rang d'exclusivité cette explication négative. Il est dans la nature de Dieu de punir, mais aussi de promettre. L'exil des Juifs est châtement, certes, mais il est aussi et surtout *mission historique et condition de salut* pour l'humanité. En effet, l'exil est en premier lieu élection du peuple juif, seule nation sur Terre arrachée à sa terre par sa rencontre avec l'Éternel :

Si l'exil ne peut avoir d'autres causes que le péché, on ne peut cependant pas affirmer que la notion de châtement suffise pour expliquer les malheurs qui accablent le peuple juif. Il faut y projeter en outre l'exigence que cette punition ne demeure point stérile, mais qu'elle ouvre la voie au dénouement de la crise et assure le renouveau de la nation ²⁴.

- 21 Toutefois, la mission assignée au peuple juif ne concerne pas que sa seule identité, aussi essentielle soit-elle, car ce dernier est un *singulier universel*, une sorte de concentré d'humanité :

L'exil concerne donc le peuple d'Israël au premier chef, mais cette situation difficile et ambiguë, qui traduit dans la réalité historique d'un peuple particulier l'imperfection de l'univers, n'est que la condition humaine poussée à son extrême ²⁵.

- 22 L'élection du peuple juif et sa mission de rétablissement de l'Unité historique (Israël) et métaphysique (le salut de l'humanité) expliquent pourquoi celui-ci doit vivre autant et si souvent dans la souffrance : c'est qu'il porte toute la condition humaine sur son dos, et non seulement la sienne propre ; ou encore, mieux formulé : c'est en tant qu'il assume la singularité de sa souffrance qu'il peut endosser celle de l'humanité tout entière qui se détourne de la Révélation. « Il faut donc comprendre la thèse paradoxale [...] selon laquelle, en essence, tous les êtres humains sont juifs » ²⁶.

- 23 Mais une question reste ici en suspens : quelles caractéristiques possèdent donc l'univers pour que cette histoire chaotique en soit le reflet ? Quelle est donc cette interprétation théo-cosmologique qui justifie *l'Exil comme source de Rédemption* ?

- 24 Dans le *Tiféret Israël*, le Maharal soulignait le fait métaphysique capital suivant, véritable charpente de la pensée juive de la Renaissance : « Au commencement fut la seconde lettre, le *bet* « signe de la dualité et de la déchirure ,ב : ²⁷. Aussi étonnant que

cela puisse paraître, la *Torah* ne commence pas par la première lettre de l'alphabet hébraïque, l'*aleph* mais par la seconde, le ,*ℵ*, *bet*, qui figure en première place du premier mot de la Bible, « commencement », *beréshit*. Comme si la *secondarité* était d'emblée inscrite dans l'essence du peuple juif, d'entrée de jeu « condamné » à courir après l'Unité perdue. Mais pourquoi Dieu, l'Être parfait, fit-il de la *dualité*, de la *discorde* et de la *déchirure* les principaux attributs de la Création ? Comment expliquer et donner un sens à l'imperfection qui découle de la perfection ? Comment accepter que le Mal émane du Bien ? Isaac Luria (1534-1572), cabaliste de Safed et contemporain du Maharal de Prague, y répondit en développant une métaphysique de l'histoire qui comporte trois moments essentiels : le *Tsimtsoum* ou le retrait, la *Chevira* ou la brisure, et le *Tiqoun* ou la réparation ²⁸. Dieu n'aurait pas pu créer le monde s'il ne lui avait pas fait une place, s'il n'avait pas au préalable dégagé un espace vide pour l'accueillir : le *tsimtsoum* désigne précisément cet acte par lequel l'Éternel se retira de lui-même en lui-même, et créa par ce geste un point, infinitésimal dans l'Infini mais pouvant comprendre l'ensemble de la Création. Il subsistait toutefois une trace de la plénitude primordiale dans cet espace vide. La « brisure des vases » constitua le second acte de la théogonie lourianique : les rayons de la lumière divine envahirent l'espace vide dans des vases solides qui ne résistèrent pas à leur impact. La plupart remontèrent vers la source divine, mais quelques-uns demeurèrent collés aux fragments des vases brisés et restèrent dans le domaine de la Création. La *Chevira* constitua un clivage pour la Création :

Avant la brisure, chaque élément du monde occupait une place adéquate et réservée : avec la brisure, tout est désarticulé. Tout est désormais imparfait et déficient, en un sens « cassé » ou « tombé ». Toutes les choses sont « ailleurs », écartées de leur place propre, en exil... ²⁹.

- 25 « Exil », le mot est prononcé : l'exil n'est pas en premier lieu celui, historique, du peuple d'Israël, mais celui, métaphysique, de la Présence Divine, de la *Chekhina*, qui rend compte de l'imperfection fondamentale du monde. D'où cette marche perpétuelle et obstinée vers le rétablissement de l'Unité perdue après la brisure des vases : « la rédemption, c'est au niveau de la réalité métaphysique, la remise des choses dans l'ordre et dans l'unité ; c'est la victoire de l'un sur la déchirure » ³⁰. Adam, Abraham, Moïse, chacun à leur tour, tentèrent sans y parvenir à restaurer l'état primordial, à opérer le *Tiqoun*, la Grande Réparation, et firent ainsi entrer l'humanité dans le domaine de l'histoire en lui confiant cette lourde responsabilité. Métaphysique, Histoire et Éthique sont étroitement liées dans cette aventure théogonique ; c'est donc un trait essentiel de la pensée juive de la Renaissance, aussi bien présent chez Isaac Luria que chez le Maharal de Prague, que de voir dans *l'exil l'essence de la rédemption*, et non la simple conséquence du péché. Si les malheurs s'enchaînent, si les expulsions se succèdent, si « ni la Shoah ni l'État d'Israël ne sont des accidents de l'histoire juive du xx^e siècle » ³¹, c'est que la « brisure des vases » est une condition nécessaire mais non suffisante à l'action historique du *Tiqoun*.
- 26 Il serait pourtant naïf de croire que la conception du temps juif obéirait à la logique causale, progressiste et continuiste de la modernité occidentale, traditionnellement associée à la théodicée chrétienne et à sa sécularisation par les philosophes des Lumières ³² et qui serait ici représentée par la séquence Retrait-Brisure-Rédemption ; ce serait là ignorer la qualité propre de l'instant dans la temporalité juive. Significatives et révélatrices sont à cet égard les œuvres de Franz Rosenzweig, Gershom Sholem, et Walter Benjamin : tous trois travaillent en effet à réintroduire *la logique non totalisante*

du discontinu dans l'histoire contre l'optimisme moderne auquel le marxisme ne résista pas, lui que Walter Benjamin décrit sous les traits de l'automate et du nain bossu assurant la victoire à chaque partie d'échecs dans sa première thèse *Sur le concept d'histoire*³³. Plutôt que de prêter attention aux seuls événements historiques visibles qui embarquent l'Histoire vers la nécessité de sa Réalisation, ces penseurs de l'Allemagne des années 1920 s'attachent à excaver les déchirements, les ruptures et les crises pour leur rendre leur potentiel de sens révolutionnaire. Car ce sont bien les failles, les régressions et les échecs que l'histoire bourgeoise enterre, sans égard pour l'irréductible souffrance humaine : il est donc expédient de retrouver l'expérience directe du temps, seul chemin vers l'espérance conçue comme la possibilité de la Rédemption (religieuse et/ou politique) à chaque instant du temps. Martin Buber nomme « renouvellement » une telle expérience du temps : « Car, par "renouvellement", je n'entends en aucune manière un changement graduel, la somme totale de petites modifications ; j'entends quelque chose de soudain et d'énorme, quelque chose qui ne serait en aucune manière assimilable à une progression, mais plutôt un revirement, une métamorphose »³⁴. Et tous les auteurs cités de redécouvrir, chacun à sa façon, la légende talmudique qui attribue à chaque instant un ange spécifique, pourvu de qualités propres, scandant le temps d'instant toujours uniques et non totalisables³⁵, mais aussi l'intuition du Maharal qui « décèle la virtualité messianique de l'évènement dans l'histoire concrètement vécue par les hommes »³⁶.

Les fondements théologiques du mouvement panorganisationnel

- 27 La cybernétique se charge tout à coup d'un nouveau sens, et l'interprétation de Norbert Wiener de l'entropie prend une autre dimension. Car celle-ci n'est en fin de compte que la transposition dans une pensée scientifique de la dislocation du monde, elle est le résultat de la brisure des vases qui mit un terme à l'Unité Primordiale.

As entropy increases, the universe, and all closed systems in the universe, tend naturally to deteriorate and lose their distinctiveness, to move from the least to the most probable state, from a state of organization and differentiation in which distinctions and forms exist, to a state of chaos and sameness. In Gibbs' universe order is least probable, chaos most probable. But while the universe as a whole, if indeed there is a whole universe, tends to run down, there are local enclaves whose direction seems opposed to that of the universe at large and in which there is a limited and temporary tendency for organization to increase. Life finds its home in some of these enclaves. It is with this point of view at its core that the new science of Cybernetics began its development³⁷.

- 28 La réinterprétation informationnelle de l'entropie est la justification scientifique par laquelle Norbert Wiener introduit l'imperfection radicale de la Création, en tant que celle-ci résulte du retrait divin et de la brisure des vases : le monde tend vers le désordre, le chaos et l'indifférenciation le guettent, la désorganisation est la tendance la plus probable de l'univers. Tout comme le peuple d'Israël assume sa singularité afin de restaurer l'Harmonie Divine, et traverse les âges malgré l'exil, la vie prend place et se perpétue dans des « enclaves » d'organisation, toujours provisoires, mais dotées de forme et d'identité qui résistent à la mort et à l'usure du temps. Promouvoir l'Organisation, c'est agir en faveur de la Vie ; le mouvement panorganisationnel, arrivé à son terme, sera le Tiqoun, la Restauration de l'Unité.

- 29 Norbert Wiener ressentait profondément la finitude humaine :

It is the pattern maintained by this homeostasis, which is the touchstone of our personal identity. Our tissues change as we live: the food we eat and the air we breathe become flesh of our flesh and bone of our bone, and the momentary elements of our flesh and bone pass out of our body every day with our excreta. We are but whirlpools in a river of ever-flowing water. We are not stuff that abides, but patterns that perpetuate themselves ³⁸.

- 30 D'où le sentiment de responsabilité qui l'habitait, en tant que « naufragé sur une planète maudite » et initiateur de cette nouvelle méta-science qu'est la cybernétique : la découverte de la nature informationnelle de la vie devait engager le chercheur et son activité scientifique vers la préservation et la propagation des organisations comme « *patterns* », que celles-ci recouvrent une réalité biologique, psychologique ou sociologique. Car l'entropie, c'est-à-dire l'inévitable processus de dispersion de l'identité dans la déchirure et la multiplicité du chaos, touche toutes les formes d'organisation, et gagne aussi bien les amibes et les eucaryotes que les sociétés humaines industrialisées. Voici qui donnait sens au projet de la Fédération Internationale de la Santé Mentale ³⁹, prolongé aujourd'hui par la gouvernance technicienne et managériale (qui culmine dans l'intelligence collective des réseaux), dont l'ambition de paix doit se comprendre à la lueur des développements précédents : ici, la paix ne constitue certainement pas un état politique d'apaisement des tensions entre deux guerres, toujours provisoire, comme cela était le cas chez Carl von Clausewitz, dans la polémologie de Gaston Bouthoul ou encore dans le réalisme politique d'un Carl Schmitt et d'un Julien Freund ; non, la paix, après le traumatisme de la Seconde Guerre Mondiale, devient une catégorie théologique : elle est la Plénitude Messianique et apparaît comme le Grand Rétablissement qui vient mettre un terme final à l'Horreur et rétablir le Règne de l'Unité. Elle est le *Tiqqun*, le Retour à l'Harmonie perdue permis par la purge des comportements agressifs et l'éradication du Mal.

En effet, le Maharal précise bien que le 'penchant du mal' disparaîtra et qu'aucune possibilité de changement ne pourra désormais intervenir dans la conduite humaine. L'insistance est mise sur le changement, sur le passage d'un état à l'autre ; la plénitude messianique ne permet plus un nouveau devenir volontaire, elle n'est plus susceptible de supporter une nouvelle négation. Elle autorise par contre un progrès linéaire : le juste pourra persévérer dans son être et connaître un développement et un perfectionnement qualitatif ⁴⁰.

- 31 La Paix est le Terme, la Fin de l'Histoire, le point ultime et exquis où conduit le mouvement panorganisationnel : aussi la perpétuelle sophistication des méthodes et des outils de management et de gouvernance ne doit-elle pas être entendue comme la succession de nouveautés qui témoignerait de l'inaltérable « natalité » humaine, mais comme le *perfectionnement sans négativité de l'ordre organisationnel*.

Conclusion en forme de retour sur la question de l'exception

- 32 Nous ouvrons notre cheminement par la référence à Schmitt à et la théologie politique. Il nous faut à présent y revenir, munis de notre trajectoire qui mène à voir les fondements théologiques du management du point de vue de la théologie juive de la Renaissance. La question de l'exception y reste centrale, quoique grosse d'un déplacement lourd de conséquences.

- 33 Foucault considérerait la souveraineté, la discipline et la biopolitique comme des formes hétérogènes de pouvoir ; Agamben, tout en s'inscrivant dans le sillage du philosophe français, opère un déplacement significatif : désormais, « la production d'un corps biopolitique est l'acte originaire du pouvoir souverain »⁴¹. L'archéologie du pouvoir ainsi revisitée autorise alors à voir dans l'exception une structure consubstantielle à la tradition politique occidentale dont l'*homo sacer* romain devient la figure majeure et le symbole. Mais tout comme le principe de raison incuba pendant près de deux millénaire avant de trouver sa formulation chez Leibniz, l'exception resta tapie dans l'ombre avant de devenir la norme à l'époque moderne, et plus encore à partir de l'instauration des régimes totalitaires au XX^e siècle. C'est tout le sens de l'opposition entre Schmitt et Benjamin dont Agamben suit finement les méandres du débat dans *État d'exception*. Au juriste qui fonde la souveraineté sur la mesure exceptionnelle et temporaire, conformément au modèle romain de la dictature, on peut opposer la sentence de Benjamin que « l'état d'exception est devenu la règle » : l'exception n'est plus alors fondement de l'ordre politique mais technique de gouvernement institutionnalisée⁴², c'est-à-dire pur déchainement de biopouvoir.
- 34 La prise en compte du mouvement panorganisationnel, et plus prosaïquement de l'omniprésence du management aujourd'hui, permet un prolongement de ce débat et offre une nouvelle perspective sur la question de l'exception. N'oublions pas, en effet, que l'organisation se présente sur fond d'entropie et qu'elle reste ce qui résiste à l'irrésistible : elle est précisément la figure contemporaine de l'exception permanente qui tend à la planétarisation à travers le mouvement panorganisationnel. C'est bien pourquoi nous avons redéfini le management comme l'ensemble des dispositifs de gouvernement de l'exception permanente : peuvent en témoigner tout autant les impératifs et les mots d'ordre (flexibilité, adaptation, disponibilité, « apprendre à apprendre », projet, réseau, créativité, mobilité, restructuration, employabilité et formation continue, etc.) que les modes managériales contemporaines (organisation apprenante, entreprise agile, entreprise 2.0, coaching, génération Y, intelligence collective, amélioration continue, changement permanent, etc.). S'il existe une seconde modernité, « liquide » celle-ci, qui sonne comme une succession d'instantanés incapables de s'inscrire dans la durée⁴³, s'il existe une cité par projets caractéristique d'un « nouvel esprit du capitalisme »⁴⁴, c'est bien en raison du mouvement panorganisationnel qui touche, bien sûr, les entreprises, mais aussi vient perturber les logiques symboliques des institutions (État, secteur public, famille) en y instillant la logique fonctionnelle de l'imaginaire managérial.
- 35 On pourrait, à juste titre, rétorquer que l'univers du management est fait de normes plus que d'exceptions. L'inflation des certifications et des labels participent de cette hégémonie de l'évaluation⁴⁵ et, plus largement, du contrôle qui sont le lot quotidien de bien de nos contemporains. De même, la mise en place exponentielle des processus de management de la qualité témoignerait de cet empire normatif qui ne cesse de s'accroître. Toutefois, un regard exclusivement centré sur les normes, et qui met en évidence leur imposition disciplinaire, omet d'embrasser le site à partir duquel ces dispositifs se déploient et peuvent alors assumer une fonction : à savoir, celui de l'organisation qui ne se maintient en vie que par la mise en place d'une boucle de rétroaction fonctionnelle qui suit le schéma suivant : finalité – action – évaluation – action corrective. Schéma dans lequel l'évaluation reconduit inlassablement toute action vers la finalité à atteindre. Aussi la norme sert-elle à endiguer la nature

exceptionnelle l'organisation. Et de se trouver elle-même soumise à l'entropie : c'est pourquoi elle prolifère de façon exponentielle et voit dans le même temps sa durée de vie diminuer (tout comme les biens produits dont l'obsolescence s'accélère corrélativement au rythme toujours plus soutenu de l'innovation). Dans un régime d'exception permanente, la norme peine à s'ériger comme norme ; l'horizontalité du monde liquide lui refuse le statut d'« équerre » que lui confère pourtant son étymologie.

- 36 « L'état d'exception est devenu la règle » : le mouvement panorganisationnel confirme, et même amplifie, le mot de Benjamin ; la planète entière vit désormais au rythme de l'exception permanente. L'exception est l'objet d'un processus de sécularisation dont il ne faut plus voir la source dans le « miracle » chrétien, mais dans l'« exil » de la théologie juive de la Renaissance. La crise de l'État et l'avènement de la gouvernance managériale sont les signes de cette substitution.
- 37 Saint Augustin donne le nom de miracle « à ce qui apparaît avec la qualité de l'insolite et excède tout ce que celui qui s'en émerveille attendrait ou pourrait faire »⁴⁶ ; le développement d'une vision rationnelle de la nature conduit par la suite à voir dans le miracle, par exemple chez Saint Thomas, l'œuvre de la puissance divine qui suspend provisoirement l'ordre causal qu'elle a elle-même initié. Dans les deux cas, le miracle relève de l'écart à la quotidienneté, de l'extra-ordinaire, d'une interruption temporaire du cours normal des choses et du monde ; et c'est bien cette caractéristique que Schmitt retient pour fonder la décision souveraine : « Dans l'instant, la décision se détache des arguments qui la fondent et prend une valeur autonome »⁴⁷. Toutefois, replacée dans le cadre du mouvement panorganisationnel, l'exception ne doit plus être pensée à partir du miracle, mais de l'exil qui devint une catégorie théologique dans la pensée juive de la renaissance. Et l'exil de ne plus désigner une suspension provisoire de la norme, mais de convertir cette suspension même en norme : l'histoire du peuple juif est celle d'une instabilité permanente. Ce nécessaire exil historique répond à l'exil de Dieu qui provoqua une « rupture cosmologique », laissant l'univers dans un état chaotique auquel seule la Rédemption viendra mettre un terme. Dans ce cadre-là, l'exception n'est plus exception à la règle, car elle est devenue la règle ; elle est le fond métaphysique sur lequel l'homme évolue, mais aussi la condition de rétablissement de l'Unité perdue.
- 38 Le processus de sécularisation mis ici en évidence reprend le double mouvement paradoxal de retrait du religieux et de transfert que Monod⁴⁸ met en évidence : d'un côté, la sécularisation agit comme une liquidation de la religion et de la transcendance pour ouvrir un espace « séculier » ; de l'autre, elle est aussi et dans le même temps l'acheminement de catégories théologiques vers le monde. C'est bien cette trajectoire qui nous occupe dans la présente réflexion : une trajectoire, dont le fil directeur reste l'enjeu crucial de l'exception dans les sociétés contemporaines, qui mène de la théologie juive de la Renaissance à la cybernétique puis au management à travers le mouvement panorganisationnel. Il était de la responsabilité du peuple juif que de mener le combat de l'Unité perdue au nom de l'humanité ; il était du devoir des cybernéticiens, pour Norbert Wiener, de promouvoir les enclaves de vie par le travail scientifique ; il revient aujourd'hui aux managers de déployer les dispositifs de sauvegarde des organisations et d'achever l'unité planétaire dans le mouvement panorganisationnel.

NOTES

1. Carl SCHMITT, *Théologie politique*, Paris, Gallimard, « NRF », 1988, p. 46.
2. *Ibid.*
3. Bernard BOURDIN, *La Genèse théologico-politique de l'État moderne*, Paris, PUF, « Fondements de la politique », 2004.
4. Jean-Claude MONOD, *La Querelle de la sécularisation de Hegel à Blumenberg*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, « Problèmes et Controverses », 2012 (première édition : 2002).
5. Hans JONAS, « Éléments juifs et éléments chrétiens dans la philosophie », *Essais philosophiques, Du credo ancien à l'homme technologique*, Paris, Vrin, 2013, p. 50-51.
6. Marcel GAUCHET, *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Paris, Gallimard, « Folio Essais », 1985.
7. Georges L. MOSSE, Pascale GRUSSON, Gwen TERRENOIRE, « La sécularisation de la théologie juive », *Archives des sciences sociales des religions*, N° 60/1, 1985, p. 27-41.
8. Baptiste RAPPIN, « Le mouvement panorganisationnel : une métaphysique du management », *Le Portique*, Revue de Philosophie et de Sciences Humaines, 2015, n° 35, p. 13-24.
9. Charles PERROW, « A society of organizations », *Theory and Society*, 1991, Vol. 20, N° 6, p. 725-762.
10. Baptiste RAPPIN, *Au fondement du Management. Théologie de l'Organisation - Volume 1*, Nice, Éditions Ovidia, « Chemins de pensée », 2014. Igor Ansoff et Robert Anthony importent directement les acquis cybernétiques lorsqu'ils fondent respectivement le management stratégique et le contrôle de gestion.
11. Norbert WIENER, *God & Golem Inc. A comment on certain points cybernetics impinges religion*, Cambridge, The MIT Press, 1966, p. 3.
12. Et qu'elles permettent de modéliser l'organisation comme une boucle de rétroaction fonctionnelle : finalité-action-évaluation-action corrective, dans laquelle les actions sont inévitablement reconduites vers la finalité à atteindre. Ce que, précisément, l'on appelle « pilotage de la performance » en management.
13. Norbert WIENER, *The Human Use of Human Being. Cybernetics and Society*, Boston, Da Capo Press, 1954, p. 17-18.
14. Norbert WIENER, *ibid.*, p.22-23.
15. Norbert WIENER, *ibid.*, p.26.
16. Norbert WIENER, *Cybernetics or Control and Communication in the Animal and the Machine*, New York, The Technology Press, 1948, p. 18.
17. Ross ASHBY, *An Introduction to Cybernetics*, Londres, Chapman & Hall LTD, 1957, p. 123.
18. Ross ASHBY, *ibid.*, p. 127.
19. Ross ASHBY, *ibid.*, p. 139.
20. Ross ASHBY, *ibid.*, p. 201.
21. Ross ASHBY, *ibid.*, p. 206.
22. Benjamin GROSS, *Le Messianisme juif dans la pensée du Maharal de Prague*, Paris, Albin Michel, « Présences du Judaïsme », p. 50.
23. Benjamin GROSS, *ibid.*, p. 176 et suivantes pour la présentation et l'interprétation des trois versions de cet épisode dans le Talmud.
24. Benjamin GROSS, *ibid.*, p. 202.
25. Benjamin GROSS, *ibid.*, p. 210.
26. Hilary PUTNAM, *La Philosophie juive comme guide de vie*, Paris, Les Éditions du Cerf, « Passages », 2011, p.103. Dans la citation que nous reproduisons, l'auteur interprète la philosophie d'Emmanuel Levinas.

27. Le Maharal cité par André NEHER, *Le Puits de l'exil. Tradition et modernité : la pensée du Maharal de Prague, 1512-1609*, Paris, Les Éditions du Cerf, « Patrimoines », p. 29.
28. Marc-Alain OUAKNIN, *Tsimtsoum. Introduction à la méditation hébraïque*, Paris, Albin Michel, « Spiritualités vivantes », 1992, p. 30-36.
29. Marc-Alain OUAKNIN, *ibid.*, p.33.
30. André NEHER, *op. cit.*, p.55.
31. André NEHER, *L'identité juive*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2007, p.66.
32. Karl LÖWITH, *Histoire et salut. Les présupposés théologiques de la philosophie de l'histoire*, Paris, Gallimard, « NRF », 2002.
33. Walter BENJAMIN, « Sur le concept d'histoire », *Œuvres III*, Paris, Gallimard, « Folio Essais », 2000, p. 427-428.
34. Martin BUBER, *Judaïsme*, Paris, Gallimard, « Tel », 1982, p. 29.
35. Stéphane MOSÈS, *L'Ange de l'histoire*, Paris, Gallimard, « Folio Essais », 2006.
36. André NEHER, *Le Puits de l'exil. Tradition et modernité : la pensée du Maharal de Prague, 1512-1609*, *op. cit.*, p. 66.
37. Norbert WIENER, *The Human Use of Human Beings. Cybernetics and Society*, *op. cit.*, p. 12. Nous soulignons.
38. Norbert WIENER, *ibid.*, p. 96.
39. Jean-Pierre DUPUY, *Aux origines des sciences cognitives*, Paris, Éditions La Découverte, « Sciences humaines et sociales », 1999, p. 81.
40. Benjamin GROSS, *op. cit.*, p.307.
41. Giorgio AGAMBEN, *Homo Sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Éditions du Seuil, « L'ordre philosophique », 1997, p. 14.
42. Giorgio AGAMBEN, *État d'exception. Homo Sacer, II, 1*, Paris, Éditions du Seuil, « L'ordre philosophique », 2003, p. 18.
43. Zygmunt BAUMAN, *La Vie liquide*, Rodez, Le Rouergue / Chambon, « Les incorrects », 2006.
44. Luc BOLTANSKI et Ève CHIAPELLO, *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, « NRF essais », 1999.
45. Une hégémonie analysée en termes d'idéologie, de folie ou encore de tyrannie : Cités, *L'idéologie de l'évaluation. La grande imposture*, Paris, PUF, 2009, n° 37 ; Alain ABALHAUSER, Roland GORI, Marie-Jean SAURET, *La Folie Évaluation. Les nouvelles fabriques de la servitude*, Paris, Éditions Mille et Une Nuits, « Essai », 2011 ; Angélique DEL REY, *La Tyrannie de l'évaluation*, Paris, Éditions La Découverte, « Cahiers libres », 2013.
46. Saint Augustin cité par Jean-Yves Lacoste dans : Jean-Yves LACOSTE (dir.), *Dictionnaire critique de théologie*, article « Miracle », Paris, PUF, « Quadrige », 2007, p. 889.
47. Carl SCHMITT, *op. cit.*, p. 42.
48. Jean-Claude MONOD, *op.cit.*, p.23.

RÉSUMÉS

Le management constituerait-il un nouveau mode de la sécularisation occidentale ? Voilà une thèse pour le moins surprenante : que les concepts politiques soient un héritage désacralisé de catégories théologiques, nos modernes oreilles ont pu s'y accoutumer ; mais le management !

C'est pourtant bien la thèse que prétend explorer et approfondir le présent article, en partant du concept d'organisation, indissociable des pratiques de management, pour remonter à l'interprétation théologique qu'en donne Norbert Wiener, le fondateur de la cybernétique.

Is management a new method of western secularization? What an amazing argument: we already knew that political concepts are theological categories that lost their sacred aura; but management! This, however, is the thesis this paper explores in depth, starting from the very concept of organization, which is bound with management practices, then working back to its theological interpretation by Norbert Wiener, the founder of cybernetics.

AUTEUR

BAPTISTE RAPPIN

Baptiste Rappin est Maître de Conférences à l'ESM-IAE de Metz (Université de Lorraine). Il est membre fondateur de la Société de Philosophie des Sciences de Gestion (www.spsg.fr) qui organise chaque année une journée d'étude ainsi qu'un congrès. Il a publié aux Éditions Ovidia : en 2014 *Au fondement du Management. Théologie de l'Organisation*, Volume 1 ; en 2015, *Heidegger et la question du Management. Cybernétique, Information et Organisation à l'époque de la planétarisation* ; en 2016, *La Rame à l'épaule. Essai sur la pensée cosmique de Jean-François Mattéi*.